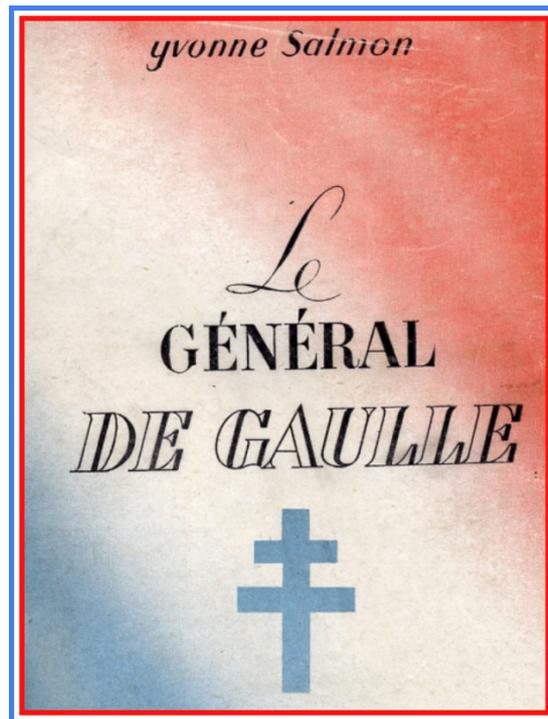


**YVONNE SALMON
LE GÉNÉRAL DE GAULLE**

La première édition de ce volume est parue à Londres, en octobre 1943, par les soins de « University of London Press Ltd »



(Extraits)

[...]

**18 JUIN 1940
LA FRANCE A SUBI UNE DÉFAITE
ELLE N'A PAS PERDU LA GUERRE**

Les lignes françaises sont percées de toutes parts, les motocyclistes se trouvent partout, les tanks allemands surgissent de tous côtés jusqu'à la Loire ; les routes sont encombrées d'une effroyable cohue de véhicules, d'êtres humains, d'animaux de toutes espèces, l'aviation allemande fauche à la mitrailleuse, sans pitié, militaires et civils.

Affolé, le Gouvernement français, à la tête duquel se trouve depuis deux jours un vieux Maréchal, a demandé grâce au caporal allemand. L'équivoque commence !

Le maréchal Pétain ordonne au peuple français de n'obéir qu'à lui qui, en réalité, ne parlera plus qu'avec l'autorisation du vainqueur ! L'équivoque continue !

Sans nouvelles exactes, au milieu des rumeurs les plus affreuses, car le courant électrique étant coupé en beaucoup d'endroits, la radio ne fonctionne plus. Les Français ne savent pas ce qui se passe et beaucoup n'entendent pas le Sous-Secrétaire d'État à la Guerre du dernier Cabinet Reynaud, crier de Londres que lui, général français, va continuer la lutte avec la Grande-Bretagne alliée, encore debout !

C'est au hasard que la nouvelle se répand : au nord de la Loire deux millions et demi de Français ; sont prisonniers de guerre, ils ne pourront donc rien savoir, ni rien faire ! Dans le sud, un officier, évacué de Dunkerque en Angleterre et qui, malgré sa blessure, était reparti chercher son unité, apprit le matin du 19 juin, à 5 h. 30, de la personne qui lui avait donné l'hospitalité pour la nuit, qu'un général français continuait la guerre en Angleterre ; elle n'avait pas remarqué son nom du reste. Pourtant, du 7 au 10 juin, journaux et radio, en France, avaient chanté les louanges et vanté les qualités du général de Gaulle ; mais dans la confusion, déjà, on oubliait ! Il fallut quatre mois et 24.000 francs à cet officier pour arriver à Londres. Une jeune femme écrivain entendit le 20 juin la radio de Toulouse qui, chaque heure, démentait la réalité de cet appel et elle se mit en route, car elle crut que c'était un moyen ingénieux de le diffuser avec l'autorisation des boches !

Bien des Français partirent ainsi, à qui il faudra des mois pour atteindre leur but ; d'autres devront faire le tour du monde pour aller des camps de prisonniers, d'où ils s'échapperont, à Londres ; d'autres enfin, emprisonnés ou tués, n'arriveront jamais !

Depuis la mort des maréchaux Foch et Joffre, et l'accident du maréchal Franchet d'Espérey, il semble que l'auréole de gloire des Maréchaux ait été recueillie par le maréchal Pétain, autour de qui s'était faite une légende accréditée par sa belle robustesse et ses manières paternelles. Aussi lorsque de Bordeaux, ce vieux Maréchal parla à la radio, offrant sa vie au pays, la plupart des Français crurent à sa parole, sans se rendre compte qu'il ne sacrifiait nullement sa vie mais l'honneur de la France ! L'équivoque régnait en maître !

Cependant les départs de France furent interdits aux hommes en état de porter les armes ; les réservoirs d'essence cimentés empêchèrent les avions de s'envoler ; les ports surveillés ne permirent plus aux bateaux de s'échapper, les voyageurs furent arrêtés ou entraînés dans de fausses directions ; les familles furent dispersées ; tous les Français se trouvèrent dans une situation tragique : un père et une mère transportèrent à travers toute la France, en automobile, le corps de leur fillette tuée par une balle de mitrailleuse allemande dans le Nord ; de-ci dé-là des épisodes touchants, voire comiques, eurent lieu. Les portes de la France se cadenassaient sur les Français et la conjuration du silence se resserra autour de l'appel du général de Gaulle !

De sorte que, pendant les premiers jours, il arriva relativement peu de monde à Londres, en dépit de tous les efforts héroïques qui émerveilleront le monde quand ils seront connus.

Le 18 juin, le général de Gaulle avait déclaré à la radio anglaise que la résistance française ne devait pas s'éteindre :

« Car la France n'est pas seule. Elle a un vaste Empire derrière elle. Elle peut faire bloc avec l'Empire britannique qui tient les mers et continue la lutte.

« Elle peut, comme l'Angleterre, utiliser sans limites l'immense industrie des États-Unis. »

Le Grand Amiral de la flotte Darlan avait envoyé, le 19 juin, aux navires français un message disant qu'il comptait sur les officiers et les équipages pour faire leur devoir selon l'honneur de

la France et de la Marine. Mais, tenu à la gorge par l'ennemi, prétend-il, et n'ayant pas le suprême courage de mourir plutôt que de transiger sur certains points, il envoie l'ordre à la flotte de rallier ses ports de base et, à la lueur de ses nouveaux messages, celui du 19 juin assez vague, est interprété différemment, après la signature de l'Armistice, le 23 juin, par les commandants qui l'avaient reçu. L'équivoque redoublait !

Les Français, militaires et civils, alors en Grande-Bretagne, restaient indécis devant ces ordres contradictoires du Grand Amiral de la Flotte et les ordres du maréchal Pétain, ceux-là très précis ; tandis que le général de Gaulle criait à la radio de Londres qu'il ne fallait pas déposer les armes !

Pour tout bagage le général de Gaulle avait un sac de cuir ; il était installé seul à l'hôtel Rubens ; il avait ouvert des bureaux dans une maison vide prêtée par les Anglais ; des « Compagnons » arrivaient lentement ! Mais sans se décourager, le 22 juin, il exprime le sentiment de la majorité des Français qui n'acceptent ni la capitulation ni la servitude pour des raisons majeures : « L'honneur, le bon sens, l'intérêt supérieur de la Patrie » et il s'explique ainsi :

« Je dis l'honneur, car la France s'est engagée à ne déposer les armes que d'accord avec ses Alliés. Tant que ses Alliés continuent la guerre, son Gouvernement n'a pas le droit de se rendre à l'ennemi...

« Je dis le bon sens car il est absurde de considérer la lutte comme perdue. Il nous reste des Alliés dont les ressources sont immenses et qui dominent les mers...

« L'honneur, le bon sens, l'intérêt de la Patrie commandent à tous les Français Libres de continuer le combat, là où ils seront et comme ils pourront. »

Les humbles dans le monde entier se sentirent appuyés, les forts se sentirent guidés ; la France parlait de Londres le langage qu'on attendait d'elle, les vrais Français pouvaient regarder leurs amis et leurs ennemis sans honte.

Le 24 juin, ils entendent le général de Gaulle dire :

« Parce qu'il faut que quelqu'un le dise, quelle honte, quelle révolte, se livrent dans le cœur des bons Français... »

Et tous se sentent soulagés !

« La France est comme un boxeur qu'un coup terrible a terrassé. Elle gît à terre. Mais elle sait, elle sent, qu'elle vit toujours d'une vie profonde et forte. Elle sait, elle sent, qu'elle vaut beaucoup mieux que la servitude acceptée par le Gouvernement de Bordeaux. Elle sait, elle sent que dans son Empire, des forces puissantes de résistance sont debout pour sauver son honneur...

« Il faut qu'il y ait un idéal. Il faut qu'il y ait une espérance. Il faut que quelque part, brille et brûle la flamme de la résistance française..... »

En effet, la résistance renaît, la vie retrouve un but, la flamme de la résistance est ravivée. Mais le soldat n'oublie pas le côté matériel, lui qui n'avait cessé de s'en préoccuper depuis tant d'années ! Le 22 juin il avait déclaré :

« Moi, général de Gaulle, » j'entreprends cette tâche de continuer le combat.

Il avait déjà montré que l'honneur commandait de continuer la lutte et qu'il restait à la France de quoi le faire ; il explique comment la victoire est possible !

« Les mêmes conditions de la guerre qui nous ont fait battre par 5.000 avions et 6.000 chars peuvent donner demain la victoire par 20.000 chars et 20.000 avions. » Ainsi, de suite, la résistance raisonnée, organisée apparaît comme possible !

L'homme d'action chez Charles de Gaulle n'a pas hésité sur la façon dont il devait agir ; l'homme de pensée a immédiatement discerné ce que dictait sa conscience et il appuie son choix sur des raisons si évidentes qu'elles durent être soigneusement déformées par le mensonge ou étouffées par mille moyens pour que tous les Français ne les entendent pas.

Par la B. B. C. le général de Gaulle parle aux Français et aux amis de la France ; il s'adresse aussi à des chefs militaires français par divers moyens, se mettant même au service des plus hauts en grade ; mais ses offres ne reçoivent pas de réponse !

Cependant que, sur place, en Angleterre, les discours radiodiffusés de Pétain et les actions d'autres chefs militaires jetaient le trouble dans les esprits des Français et de certains Anglais qui ne voyaient pas clair, très vite de tous côtés se mettaient en route, pour se grouper autour du général de Gaulle, des Français de toutes les nuances d'idées, de toutes les classes de la société, de toutes les provinces de France et du monde entier ; on apprit bientôt qu'arrivaient des quatre points cardinaux ceux qui, comme de Gaulle, ne voulaient « accepter ni la capitulation ni la servitude ». Ainsi il fut évident qu'il exprimait bien le sentiment français !

Des plus élevés en grade avaient bondi et en toute humilité venaient se placer aux côtés de celui qui brandissait l'oriflamme de la lutte : le général d'armée Catroux, s'échappe d'IndoChine, l'amiral Muselier vient de France, le général Legentilhomme de Somalie, de sorte que des chefs de guerre éprouvés soutiennent très vite le général de Gaulle de leur autorité et montrent que l'amour de la France, prend, pour eux, le pas, sur l'orgueil hiérarchique. Ainsi dès le 18 juin 1940, à l'appel du jeune général de Gaulle, avant même que la signature du vieux maréchal Pétain n'ait été mise au bas de l'Armistice honteux, la France Libre était formée.

Le peuple anglais lui avait témoigné une sympathie si spontanée que l'on sentait que l'Entente Cordiale n'était pas morte, et graduellement des Français grands et petits, soldats, marins, aviateurs et civils se trouvèrent groupés autour du chef courageux représentant tout ce qu'ils possédaient. La route était tracée, tous les Français se retrouveraient un jour au carrefour de la Victoire !

M. Winston Churchill qui, entre les deux guerres, avait tant combattu pour faire comprendre à son pays l'importance d'être fort auprès d'une France forte, était Premier Ministre depuis le 10 mai ; et il s'était efforcé de donner le maximum d'aide à la France dans sa terrible épreuve ; aussi comprit-il dès le premier instant, la valeur morale et matérielle du geste de Charles de Gaulle, il reconnut immédiatement le général de Gaulle comme chef de tous les Français Libres qui se rallieraient à lui pour lutter jusqu'à la victoire.

Français et Britanniques allaient ainsi continuer la guerre côte à côte. La France serait représentée parmi les Nations Unies qui allaient constituer une si grande force dans ce dernier bastion de la liberté européenne !

LA FRANCE LIBRE S'ORGANISE

Le 18 juin 1940 il existait à Londres de nombreuses missions militaires ; armée, marine, air, armement, etc. ; depuis septembre 1939 elles coordonnaient les efforts de guerre franco-britanniques et on pouvait penser que leurs installations seraient mises à la disposition du Général de Gaulle pour l'aider à organiser la résistance. Mais tandis que, dans le monde entier, de grands et puissants moyens se mettaient en mouvement pour le rejoindre, à Londres, au contraire, les autorités françaises refusèrent de lui fournir les instruments de travail qu'elles avaient en mains.

Les chefs de ces missions ne crurent ni à l'amitié britannique, ni à l'orgueil de l'âme française qui ne devait pas céder à la servitude.

L'opposition immédiate des vieux chefs qui avaient suivi Charles de Gaulle dans sa carrière et qui, cependant, avaient pris des sanctions contre lui, le faisant condamner par un Conseil de Guerre comme déserteur, puis le dégradant, le dénationalisant et enfin le condamnant à mort, ébranlèrent bien des membres de ces missions qui ne comprirent pas le geste du général de Gaulle. Quelques-uns rentrèrent en France, d'autres se mirent dans les rangs britanniques tandis que d'autres réservèrent leur décision ; beaucoup ne se rendirent pas compte de la valeur de ce chef qui n'a : as daigné s'expliquer, prétendent-ils !

N'ont-ils pas pris pour de la hauteur une profonde pudeur ? Son humilité d'esprit n'incline-t-elle pas le général de Gaulle à penser que dans les circonstances exceptionnelles de la vie, chaque individu est seul juge d'actes d'une si grande importance ; il ne se reconnaît pas le droit d'expliquer aux autres quel est leur devoir. En effet, la constatation de faits évidents ne doit-elle pas conduire, nécessairement, tous les Français à une seule et même action ? « Les Boches sont à Paris », disait-il simplement à des officiers qui tentaient de lui expliquer, par des phrases compliquées, les raisons de leur départ pour la France. Il n'est certainement jamais venu à l'esprit du général de Gaulle que c'était sa personne que l'on servait en se joignant à lui pour libérer le pays du joug allemand ; lui, qui ne sert que la France avec honneur, sans ambition et sans pensée d'intérêt personnel !

Alors que le monde entier s'est uni pour exterminer l'esprit des dictatures, on reproche au général de Gaulle d'avoir l'extrême délicatesse de laisser à chacun la seule responsabilité de ses actes ; lui-même avait fait son choix, seul, parce qu'un officier de l'armée française n'admet pas la capitulation et n'arrête pas la lutte surtout quand tout n'est pas perdu.

Il rendait hommage à l'esprit d'une armée chez qui le sentiment de la discipline n'a pas éteint celui de la responsabilité individuelle ; le peuple français n'est pas une horde dont le cas de conscience est résolu en bloc dans la défaite ; l'armée de la France Libre devait être une armée de volontaires, Charles de Gaulle et ses Compagnons seraient les continuateurs des dignes soldats d'un pays libre.

Les Anglais ne s'y trompèrent pas, ainsi qu'en témoigne l'accueil chaleureux qu'ils firent à ce grand chevalier qui ne les conquit pas par son sourire, mais par son action et sa dignité.

Les Allemands mêmes ne s'y trompèrent pas, ainsi qu'en témoigne l'admiration exprimée par des officiers allemands à un officier français prisonnier qui, au prix de dures souffrances, s'évada pour rejoindre les Forces Françaises Libres. Écoutez cette histoire de captivité rapportée par le jeune officier français :

« C'était à la cantine où nous allions travailler ou lire, ne pouvant le faire dans nos chambres, attendu qu'il n'y avait pas la place de se tenir assis tous en même temps. J'étais donc à la cantine, un journal à la main, c'était la *Pommersche Zeitung* ; à la deuxième page j'avais entouré d'un coup de crayon bleu un article - la prise de Koufra par les unités des F. F. L., du général « félon » le général de Gaulle ; - on y lisait la mort du colonel d'Ornano. Le regard d'un officier allemand qui se trouvait là fut attiré par mon journal ; il s'approche. « Cela vous intéresse ? » me dit-il. Je lui réponds que oui, car je suis fier de ces Français. « Je comprends ça et vous approuve, me dit-il ; quand un pays comme le vôtre a encore une armée qui se bat en territoire libre où flotte encore un drapeau, et encore un espoir, si faible soit-il, de garder son indépendance, on doit se battre ; un pays qui n'a pas compris cela ne mérite pas son indépendance. J'admire un homme chez vous, un homme qui ne s'est pas rendu, le général de Gaulle ; je respecte les Français qui combattent avec lui. »

« Ce jour-là, je hâtai plus fiévreusement mes préparatifs d'évasion. »

Mais le soi-disant Gouvernement de Vichy continua son opposition au général de Gaulle et l'équivoque ainsi produite le laissa d'abord sans armes, sans soldats, sans administration, obligé de tout construire tandis que ses rangs se grossissaient si vite que chaque semaine il fallait prendre des locaux plus vastes

Des civils aussi offrirent leurs services au général de Gaulle, autour de qui tout devait se rassembler. Au bout de deux ans, apparut la clairvoyance de M. Corbin, Ambassadeur de France, qui avait donné sa démission au Gouvernement du maréchal Pétain, dès que l'acceptation de l'Armistice lui fut signifiée, pour ne pas avoir à en faire part au Gouvernement anglais. En effet, dès septembre 1939, M. Corbin avait été d'avis que la parole devait être laissée à ceux qui faisaient la guerre ; en juin 1940, il pensait que le général de Gaulle devait avoir la seule direction des affaires, sans ingérence possible d'un civil de haute situation ; et il s'effaça : « Il sera grand sans moi, dit-il, et ce n'est pas moi qui le ferai grand. »

La tâche du général de Gaulle n'en fut pas facilitée ; et cependant il forma une armée d'enthousiastes, constitua un mouvement homogène. Le Gouvernement britannique, en reconnaissant dans sa personne le Chef des Français Libres, fit un geste qui eut « une grande importance et une profonde signification ».

« Cet engagement permet aux Français Libres de s'organiser, de continuer la guerre aux côtés de nos alliés », dit, le 28 juin, le général de Gaulle en demandant aux « Généraux, Commandants Supérieurs, Gouverneurs dans l'Empire » de s'unir à lui pour « sauver les terres françaises ».

« Malgré les capitulations déjà faites par tant de ceux qui sont responsables de l'honneur du drapeau et de la grandeur de la Patrie, la France Libre n'a pas fini de vivre. Nous le prouverons par les armes. »

Le 30 juin, l'amiral Muselier arriva à Londres avec quelques unités navales ; un certain nombre de ceux qui se trouvaient dans les ports anglais, comme le *Narval*, le *Rubis*, le *Président Hauduce* s'étaient déjà ralliés ; les Forces Navales Françaises Libres en voie de formation furent placées sous ses ordres.

Un des premiers soins de l'amiral Muselier le 2 juillet, fut de préciser que les bâtiments des Forces Navales Françaises Libres porteraient à la poupe les couleurs nationales françaises et à la proue un pavillon orné d'une Croix de Lorraine, qui devint l'insigne du mouvement de la France Libre ; croix chrétienne dressée devant la croix gammée ; mais aussi croix française qui montre la route de Nancy, de Metz, du Rhin, c'est-à-dire du pays de Jeanne d'Arc, de Poincaré, de Lyautey. Emblème de cette marche française que l'Allemagne a toujours convoitée.

Des spécialistes rejoignirent la France Libre, puis des aviateurs, et partout en Angleterre on aperçut des Français, en uniformes, tous tendus vers un même but. L'espoir renaît, la Grande-Bretagne et la France vont donc continuer à travailler ensemble !

Mais tout à coup l'amitié franco-britannique subit une nouvelle épreuve ; l'effroyable incident de la baie de Mers-El-Kébir. Le général de Gaulle en reçoit une terrible secousse, il en tire l'occasion de montrer son indépendance absolue, en exposant clairement aux Anglais « la douleur, la colère qui soulèvent les Français », et il montre aux Français que le Gouvernement de Bordeaux « avait consenti à livrer nos navires à la discrétion de l'ennemi » ; ce discours honore le Français qui le prononce tout comme les Britanniques qui acceptent cette mise au point.

Le 8 juillet 1940 marque une étape dans l'histoire des relations franco-anglaises ; car ce jour-là un chef français qui n'a pour toute richesse que l'honneur de la France qu'il vient de sauver, expose, en toute liberté et en toute franchise, son attitude vis-à-vis de l'Angleterre, réfutant ainsi l'idée que la Grande-Bretagne veut tenir la France en servitude. Ensuite il insiste sur les raisons péremptoires qui lient indissolublement les deux pays :

« Les Anglais qui réfléchissent ne peuvent ignorer qu'il n'y aurait pour eux aucune victoire possible si jamais l'âme de la France passait à l'ennemi.

« Les Français dignes de ce nom ne peuvent méconnaître que la défaite anglaise scellerait pour toujours leur asservissement.

« Quoi qu'il arrive, même si l'un des deux est pour un temps tombé sous le joug de l'ennemi commun, nos deux peuples, nos deux grands peuples, demeurent liés l'un à l'autre. Ils succomberont tous les deux ou bien ils gagneront ensemble. »

Le peuple anglais resté seul, croyant à l'imminence de l'invasion, reconnaît les erreurs commises, accepte les liens et adopte cet indomptable soldat comme l'incarnation de la France, « notre France », disent d'une voix émue, comme en demandant la permission de parler ainsi, les enfants qui, nombreux, envoient des messages d'affection aux Français Libres.

Le 14 juillet 1940, alors qu'en France le chef du soi-disant nouvel État Français interdit de célébrer ce jour de fête nationale, à Londres le général de Gaulle peut dire :

« Puisque ceux qui avaient le devoir de manier l'épée de la France l'ont laissé tomber brisée, moi j'ai ramassé le tronçon du glaive. Je suis en mesure d'annoncer qu'il existe déjà sous mes ordres une force militaire appréciable capable de combattre à tout instant sur terre, dans les airs, et sur mer...

« ...Français, sachez-le, vous avez encore une armée de combat. »

Dans tous les coins du monde libre se forment des comités qui s'organisent pour soutenir le général de Gaulle par le recrutement des jeunes Français, par l'aide morale et matérielle dont il peut avoir besoin, et le 24 juillet il pouvait écrire au Comité National Français d'Egypte :

« J'ai sous mes ordres des officiers, des soldats, des techniciens des industries de la défense nationale ; ils viennent de tous les bords, n'ont qu'une idée, la liberté de la France.

« Je suis satisfait, quant à moi, des résultats de mon appel. Chaque jour, des hommes s'échappent de France ou du Maroc, pour me rejoindre. La qualité morale et combative des volontaires est remarquable. C'est en unissant tous les Français qui ne s'abandonnent pas que nous maintiendrons le droit de la France à la victoire. »

Bientôt ce sont des terres d'Empire qui, constatant que les conditions d'armistice mettent en péril leurs intérêts et comprenant fort bien que « la restauration de la grandeur et de l'indépendance françaises exige que la France d'outre-mer continue à se battre aux côtés de la Grande-Bretagne, décident de proclamer l'Union des territoires et des troupes qu'elle protège aux Forces Françaises Libres du général de Gaulle » (**Proclamation du Gouverneur Eboué, 26 août 1940**). Le 29 août, le général de Gaulle peut dire :

« Le 26 août, le territoire du Tchad s'est rallié aux Forces Françaises Libres... le 27 août, le Cameroun... s'est spontanément placé sous la direction de mes représentants... Le 28 août, à Brazzaville, capitale de l'Afrique Équatoriale Française, mon représentant... a pris en mains les pouvoirs civils et militaires. Ainsi... tout l'ensemble des Colonies de notre Afrique Équatoriale est rentré dans la guerre. »

Donc, deux mois après l'Armistice signé par le maréchal Pétain, la digue franco-britannique est établie d'ouest en est du continent africain, une voie pourra être tracée de l'Océan Atlantique à la Mer Rouge à travers des terres alliées, l'Union Sud-Africaine est couverte. La France joue à nouveau un rôle important dans la stratégie de la guerre, grâce à la France Libre.

Les indigènes noirs ont clairement exprimé leur sentiment par l'intermédiaire d'un chef, Paraiso, qui signifia la résolution de tous en ces termes, à l'Inspecteur Général du Gouvernement de Vichy, alors que celui-ci demandait que les grands chefs noirs acceptassent l'Armistice :

« Monsieur l'Inspecteur Général, il y a 25 ans, nous connaissions le joug brutal de l'Allemagne. Puis, vinrent les Français. Nous avons appris à vous aimer et nos enfants parlent votre langue. Nous voulons rester à jamais Français. »

Pour eux, rester Français, c'était se rallier au général de Gaulle, en qui ils reconnaissaient la France qu'ils aimaient. Le 2 septembre, les Établissements français du Pacifique, puis le 13 septembre, les Établissements français des Indes, enfin le 20 septembre, la Nouvelle-Calédonie, entraient à nouveau dans la lutte. Les routes maritimes du Pacifique étaient gardées, et depuis que la guerre a gagné l'Extrême-Orient, ainsi que le général de Gaulle l'avait prévu dès juillet 1941, ces bases ont une importance plus grande encore.

La France Libre, en octobre 1940, se compose de dix millions d'êtres dispersés dans le monde entier ; par l'appellation de « Compagnons » qu'il a donnée à ceux qui se sont joints à lui, le général de Gaulle a montré quel esprit de fraternité il entendait faire régner dans la France Libre.

Le 27 octobre, à Brazzaville, il publie un manifeste qui annonce comment il entend assumer la charge qui lui incombe, car « il n'existe plus de Gouvernement proprement français », « l'organisme sis à Vichy » étant « inconstitutionnel et soumis à l'envahisseur ». Puisque « les événements » lui « imposent ce devoir sacré », il n'y faillira pas et il expose nettement ses intentions :

« J'exercerai mes pouvoirs au nom de la France et uniquement pour la défendre, et je prends l'engagement solennel de rendre compte de mes actes aux représentants du peuple français, dès qu'il lui aura été possible d'en désigner librement.

« Pour m'assister dans ma tâche, je constitue, à la date d'aujourd'hui, un Conseil de Défense de l'Empire. Ce Conseil, composé d'hommes qui exercent déjà leur autorité sur des terres françaises ou qui synthétisent les plus hautes valeurs intellectuelles et morales de la Nation, représentent auprès de moi le pays et l'Empire qui se battent pour leur existence. »

Et il ajoute :

« Je puis déclarer que l'Afrique Française Libre les Colonies Anglaises et le Congo Belge formeront un bloc guerrier qui pèsera lourd dans la victoire. »

Avant que les ennemis aient eu le temps d'y arriver, le général de Gaulle et ses Compagnons ont effectué la soudure du continent africain en son centre et, le 11 novembre 1940, on entendait un « soldat français », venu « respectueusement faire son rapport » au maréchal Foch « dont l'âme hante toujours les âmes des soldats français ». Ce « soldat français », c'était Charles de Gaulle qui disait :

« Rassemblant peu à peu toutes les terres françaises, nous ferons peser dans la guerre, une épée chaque jour plus lourde.

« Nous ferons que la Patrie ait sa part dans la victoire et c'est nous qui lui rendrons son Honneur, sa Grandeur, son Bonheur.

« Monsieur le Maréchal, nous ferons simplement ce que vous avez commandé, que des soldats doivent faire ; je veux dire notre devoir... »

Faisant son devoir envers les Alliés et envers la France, le général de Gaulle avait en quatre mois sauvé l'honneur français, rassemblé des forces combattantes des trois armes ; armée, marine et air ; des terres d'Empire d'une importance stratégique capitale ; rendu l'espoir au pays entier qui lui avait envoyé de nombreux témoignages permettant de prouver que le peuple se reconnaissait en lui.

La première bataille est gagnée, le Généralissime des Français Libres est suivi par l'armée imposante de ceux pour qui cette guerre est la guerre de l'idéal, il a de puissants alliés, des moyens matériels non négligeables et purement français. Il met en pratique les leçons qu'il a apprises en fréquentant les grands hommes de l'histoire ; comme Carnot il « se concentre sur sa tâche » ; l'horizon est dégagé pour les Français ; le général de Gaulle, ses Compagnons et le pays sont animés de « cette sainte fureur, celle de Jeanne d'Arc, celle de Danton, celle de Clémenceau qui nous rend l'espérance et nous fait retrouver des armes. »

Il est prêt pour la manœuvre en campagne et pour faire face aux nombreuses difficultés qui se présenteront.

[...]